

Le soupçon et la voix

Sur un malaise culturel : quand l'outil fait écran à la parole de l'auteur



© Mickaël Bastien

Depuis quelque temps, un malaise discret accompagne la réception de mes chansons.

Il ne se dit presque jamais ouvertement. Il ne se formule pas franchement. Il se devine dans certaines réserves, dans certains silences, dans des réponses évasives, dans une gêne diffuse qui semble apparaître dès que surgit, même de loin, la question de l'intelligence artificielle.

Ce malaise, je le ressens surtout dans certains milieux culturels et littéraires. Il me semble que, pour quelques-uns, le simple fait de recourir à un outil comme Suno pour mettre en musique mes textes suffit à jeter un soupçon sur l'ensemble de ma démarche. Comme si l'usage d'un tel outil rendait soudain suspect non seulement l'habillage musical, mais aussi l'acte d'écriture lui-même.

C'est cela qui me trouble le plus.

Car mes textes, eux, ne sont pas nés d'une machine. Beaucoup datent des années 1970, 1980, 1990 ou 2000, donc d'une époque où ni internet, ni Google, ni l'IA n'étaient là pour souffler quoi que ce soit à qui écrivait. Ils viennent d'une vie, d'une expérience, d'une langue travaillée, d'une sensibilité, d'une mémoire, d'un regard porté sur le monde et sur les êtres. Ils sont le fruit d'un effort créatif réel, ancien, personnel, parfois très longuement mûri.

Aujourd'hui, pour certains de ces textes, j'ai choisi une autre voie de transmission : la chanson. Et pour cela, j'utilise un outil technologique nouveau.

Mais en quoi ce choix annulerait-il rétroactivement ce que j'ai écrit ?

En quoi la mise en musique par un outil contemporain abolirait-elle la part d'auteur qui précède cette mise en forme ?

En quoi un poème cesserait-il d'être un poème parce qu'il passe par une médiation sonore inédite ?

Il me semble qu'une confusion s'est installée, et qu'elle pèse lourd dans les jugements. On confond trop vite assistance et remplacement. On entend "IA", et l'on croit aussitôt : abdication, facilité, fraude, vacuité. Or les choses sont bien plus nuancées. Il existe une différence essentielle entre laisser une machine produire à sa place, et se servir d'un outil pour prolonger, porter, explorer ou transformer une matière profondément personnelle.

C'est cette nuance que beaucoup refusent, ou négligent.

Je ne prétends pas que toute utilisation de l'IA soit admirable par nature. Ce serait absurde. Comme tout outil puissant, elle peut favoriser le creux, le convenu, le spectaculaire sans âme, l'illusion de création. Elle peut servir à éviter l'effort, à contourner le travail, à multiplier du faux-semblant.

Mais elle peut aussi, dans certains cas, devenir un instrument au service d'une voix véritable. Tout dépend de ce qu'on lui donne.

Tout dépend de ce qu'on lui demande.

Tout dépend surtout de celui qui choisit, trie, rejette, corrige, affine et assume.

Dans mon cas, le noyau créatif reste l'écriture. Ce sont les mots, les images, le rythme intérieur, les thèmes, les émotions, les souvenirs, les colères, les tendresses, les réflexions qui portent le projet. L'outil n'est pas l'origine de cette matière ; il intervient en aval, dans une autre phase du processus. Il ne remplace pas la voix. Il lui donne une autre forme d'existence.

On objectera peut-être que cette forme nouvelle dérange. C'est possible. Toute nouveauté technique bouscule les habitudes, les hiérarchies, les critères de légitimité. Mais l'histoire de l'art est aussi une histoire des outils. La plume, la machine à écrire, l'ordinateur, les logiciels de correction, les moteurs de recherche, les banques de données, les archives numérisées : tous ont modifié la manière d'écrire, de chercher, de reprendre, de diffuser. On ne demande pourtant pas à l'auteur contemporain de revenir à la bougie et à l'encrier pour mériter le droit d'être pris au sérieux.

Pourquoi, alors, l'IA concentrerait-elle soudain à elle seule toutes les peurs morales ?

Sans doute parce qu'elle touche à quelque chose de plus sensible qu'un simple progrès technique. Elle trouble les frontières symboliques entre ce qui se faisait autrefois dans des cadres plus définis et ce qui devient aujourd'hui accessible autrement. Elle inquiète parce qu'elle déplace des positions acquises. Elle fait craindre une dilution des compétences, un brouillage des statuts, une perte de monopole culturel. Et cette inquiétude, au lieu de se dire franchement, prend parfois la forme d'un silence poli.

Or ce silence n'est pas neutre.

Il dispense d'examiner les œuvres.

Il évite d'avoir à distinguer.

Il permet de juger sans argumenter.

C'est cela, au fond, qui me semble le plus contestable.

Je peux parfaitement comprendre qu'on n'aime pas telle ou telle chanson. Je peux comprendre qu'on préfère une autre manière de mettre un texte en musique, ou qu'on se méfie d'un certain usage de l'IA. La discussion est légitime. Elle serait même saine. Mais encore faudrait-il qu'elle ait lieu réellement, avec précision, honnêteté et nuance.

Ce que je refuse, en revanche, c'est qu'un soupçon technique suffise à discréditer d'avance une démarche d'écriture.

Ce que je refuse, c'est qu'on réduise une pratique complexe à une caricature.

Ce que je refuse, c'est qu'on fasse comme si un outil suffisait à effacer l'auteur.

Il y a d'ailleurs, dans certains refus, une part d'incohérence. Le monde culturel vit déjà entouré d'outils d'assistance multiples, souvent utilisés sans scrupule et sans publicité particulière. On accepte volontiers l'aide documentaire, les correcteurs, les logiciels, les filtres, les montages, les suggestions, les médiations techniques de toutes sortes. Mais l'on trace soudain, devant l'IA, une frontière absolue, comme si elle venait contaminer tout ce qu'elle approche. Cette frontière paraît parfois moins fondée sur une réflexion rigoureuse que sur une répulsion de principe, ou sur une peur encore mal élucidée.

Je n'attends pourtant de personne une admiration automatique.
Je ne réclame ni indulgence, ni bénédiction.
Je demande simplement qu'on accepte de regarder de plus près.

Qu'on lise les textes.
Qu'on écoute les chansons.
Qu'on distingue ce qui relève de l'écriture, de l'intention, du travail, du choix, de la sensibilité.
Qu'on juge sur pièces, et non sur étiquette.

Car la question n'est pas de savoir si un outil nouveau existe.
La vraie question est de savoir s'il remplace une voix ou s'il la prolonge.

Dans mon cas, il ne remplace rien.
Il accompagne une parole déjà là.
Une parole née bien avant lui, et qui continuerait d'exister sans lui.
Mais une parole qui a trouvé, grâce à lui, une autre manière de se faire entendre.

C'est peut-être cela qui dérange.
Et c'est précisément pour cela qu'il me semble important de le dire.

Écrire reste écrire.
Même autrement.
Et peut-être surtout lorsqu'on refuse de laisser un préjugé décider seul de ce qui mérite ou non d'être écouté !

JEANNOT SCHEER
17.3.2026